L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 3 MAI.

CHRONIQUE THEATRALE.

Vogue des Matinées.—Spectacles de jour et théâtres de l'antiquité.—Le Chalet: MM. Feitlinger, De Quercy, Mlle Leonia Carini.—Concert de M. Van Huffien et de Mme Mercier-Bier. La Cavatine d'Ernani.—Concert de Mlle P. Le-Blanc.

Depuis quelque temps les habitués de l'Opéra, surtout les dames et les jeunes hommes, montrent une préférence bien marquée pour les matinées. Ces représentations de jour ont des avantages manifestes, et rien de plus facile que d'en expliquer la cause.

Les mères de famille et les jeunes personnes peuvent s'y rendre, en revenir, toutes seules, et combiner une partie de plaisir avec les visites qu'elles peuvent avoir à faire en ville, avant ou après le spectacle. A mesure que la température s'élève, si le temps se met au beau, ces matinées acquièrent un autre charme: les portes et les fenêtres s'ouvrent largement, l'air pur et frais du dehors pénètre dans la salle, et procure au spectateur, aussi bien qu'à l'acteur, ce bien-être physique qui est si favorable aux plaisirs de l'esprit. Aux entr'actes, les dames se lèvent, vont et viennent dans les couloirs et le foyer, descendent dans la rue avec les enfants, et courent aux confiseries du voisinage.

Avec un climat comme le nôtre, il n'est pas dit qu'un jour les représentations diurnes ne prendront pas entièrement le dessus. Il arrivera un temps, sans doute, où la population stable de la Nouvelle-Orléans sera assez considérable pour alimenter des théâtres au printemps et en été; il se formera des écoles d'artistes indigènes, pour qui la crainte de la fièvre jaune ne sera pas un obstacle. On n'aura plus besoin d'aller chercher, à grands frais, des acteurs et des chanteurs en Europe, et l'on pourra remplacer ceux dont le public ne sera pas satisfait.

Le germe de ces conservatoires, où se formeront des élèves nés sous notre propre ciel, perce déjà dans les associations de nos artistes amateurs; peu à peu, des rangs de ces volontaires, on verra sortir des sujets distingués, qui en laisseront séduire aux perspectives d'une carrière aussi fructueuse, pécuniairement parlant, que flatteuse pour l'amour-propre.

Les Anciens, qui ont été nos maîtres en tant de choses, nous donnent encore ici un exemple digne de fixer notre attention. Dans les pays dont le climat est analogue à celui de la Louisiane, en Italie, en Grèce, en Asie Mineure, en Espagne, et même dans le Midi de la Gaule, les représentations scéniques avaient lieu le jour, et, ce qui est encore mieux, à l'air libre. Les théâtres étaient de véritables monuments, bâtis en pierre ou en marbre, souvent même taillés dans le roc vif, au flanc d'une colline ou d'une montagne, dans le voisinage des cours d'eau ou de la mer. Autour de l'enceinte se dressaient des mâts, de la dimension de ceux de nos goélettes, fixés dans la crête profondément creusée du vaste hémicycle. A ces pièces de bois se rattachaient des tentes et des rideaux, que l'on manœuvrait à l'aide de cordages et de poulies.

Non-seulement la brise se promenait facilement à l'ombre de ces voiles, mais, dans leur écartement, on voyait l'azur du ciel, les montagnes lointaines, les forêts, l'écume des ondes déferlant sur la plage. Qu'on juge de l'effet produit sur l'imagination des spectateurs, quand, en présence de ces grands tableaux de la nature, un tragédien ou un chanteur de talent adressait une belle invocation à l'esprit divin qui circule à travers les mondes!

Combien de fois, assis sur les gradins encore bien conservés des théâtres de Taormine et de Ségeste, n'avons-nous pas envié, pour les nôtres, les conditions hygiéniques dont les générations d'autrefois savaient s'entourer, pour goûter les œuvres du génie dramatique et lyrique!

Pour en revenir aux *matinées*, celle de jeudi a été une des meilleures. Quoiqu'il y eût moins de monde qu'aux deux ou trois précédentes, la chambrée offrait une physionomie assez réjouissante pour faire sourire celle d'un directeur. On jouait *La Fille du Régiment* et *Le Chalet*, deux ouvrages charmants, comme on sait, et offrant entre eux plusieurs points d'analogie. Si l'on avait le temps de s'appesantir sur ces rapprochements, il serait intéressant d'analyser la manière dont Donizetti et Adam ont traité, chacun de son côté, un sujet où domine l'élément militaire. On ferait voir combien une secrète tristesse se mêle toujours à la gaîté du premier, tandis que le second, tout en affectant parfois la grandeur de la gravité et sérieuse musique, conserve imperturbablement la joviale sérénité de l'humeur gauloise.

Nous regrettons de n'être arrivé au théâtre, cette fois, que pour assister aux dernières scènes de *La Fille du Régiment*. Nous en avons entendu trop peu pour en parler.

L'Ouverture du *Chalet* est une des belles pages du répertoire musical de France. Elle rappelle en petit celle de *Guillaume Tell*. L'une et l'autre offrent un pittoresque et frais tableau des campagnes alpestres; seulement, il y a entre elles la distance qui sépare un diorama d'une miniature. Les airs du *Chalet* sont originaux, bien accentués, faciles à retenir. Aussi se popularisèrent-ils, dès les premières représentations, et l'illustre Musard qui savait si bien se servir de l'esprit des autres, pour gagner de l'argent, en fit il un quadrille que toute la folle jeunesse d'alors dansa avec qui enthousiasme et une impétuosité, inconnues jusque-là dans les bals publics et particuliers.

MM. Feitlinger, DeQuercy et Mlle Léonia Carini ont joué et chanté *Le Chalet*, de manière à contenter entièrement et ceux qui aiment la musique et ceux qui aiment à rire. M. DeQuercy s'est amusé, chemin faisant, à improviser de petites plaisanteries qui ont fait monter d'un ton l'humeur joyeuse de son auditoire. Mlle Léonia Carini est une toute jeune personne, qui donne au dialogue une finesse et une malice, que lui enviera plus d'une Dugazon habituée depuis longtemps à la scène. Elle montre non moins d'intelligence dans sa manière de chanter. On voit qu'elle est initiée aux secrets les plus intimes de son art; elle a trop d'esprit pour en méconnaître les difficultés, et trop de science pour ignorer les moyens d'en triompher. La dernière représentation du *Chalet* lui a valu plusieurs bouquets, gros et petits, récompense précieuse pour elle, parce qu'elle était bien gagnée.

Du théâtre de la rue Bourbon, nous passons à celui des *Variétés*, pour dire quelques mots du concert de M. Van Huffien et de Mme Mercier-Bier. Ce concert a eu lieu mercredi soir, devant une chambrée composée de ce que notre ville contient de plus distingué et de plus habitué aux plaisirs du *Parnasse*, une bonne éducation développe le goût, les talents comme ceux de MM. Van Huffien, Gadilhe, Delcroix, Madier de Montjau, sont toujours trop sûrs de l'admiration et des sympathies du public, pour que nous ayons besoin de dire quel rôle important ils ont rempli à cette fête musicale, et quelle large part ils ont eue dans les manifestations flatteuses qu'elle a provoquées. On nous pardonnera donc, si, à l'imitation d'un de nos confrères de la presse américaine, nous consacrons principalement à Miss Thayer et à Mme Mercier-Bier le compte-rendu très abrégé que nous pouvons faire de la voirie où nous les avons entendues.

Avant toute chose, on ne saurait trop remercier Miss Thayer de la complaisance qu'elle a mise à obliger son estimable professeur, M. Van Huffien, et Mme Mercier-Bier, en prenant une place dans le programme qu'ils avaient préparé. Cette jeune personne a de la voix, même beaucoup de voix, et, n'était son excessive modestie, elle tirerait de ses dons naturels un parti dont elle seule peut encore douter. Sa timidité fait qu'elle ressemble à ces héritières dont la fortune est connue de tout le monde, excepté d'elles-mêmes. Malgré les empêchements de la peur, elle a fait plaisir en chantant la *Vestale* de Venzano et *Le Billet de Loterie* de Nicolai.

Après avoir lu attentivement les journaux de jeudi, et recueilli les opinions émises oralement en notre présence, nous voyons que c'est dans la *Cavatine d'Ernani* que le public a eu le plus de plaisir à écouter Mme Mercier-Bier. C'est bien flatteur et bien encourageant pour elle. Chanter, d'une manière agréable, un des morceaux que même les cantatrices expérimentées d'Italie n'abordent qu'avec la plus grande circonspection, le chanter de telle façon que ses difficultés s'évanouissent complètement pour les auditeurs, certes il y a là de quoi fortifier dans ses espérances une jeune femme qui approche du seuil de la carrière à laquelle elle aspire. Il n'en faut pas davantage, pour mériter qu'on lui dise: "Courage, et en avant!"

Dès que Mme Mercier-Bier eut décidé qu'elle pourrait nous avoir en Italie, M. Van Huffien, qui le lui avait toujours conseillé, l'engagea à s'éclairer des enseignements de M. Giorgietti. Ténor distingué des scènes de Florence et de St-Pétersbourg, professeur à Paris, M. Giorgietti a bien voulu, pendant son court séjour dans notre ville, aider Mme Mercier-Bier de ses excellentes leçons, et c'est avec lui qu'elle a étudié la *Cavatine d'Ernani*. La reconnaissance nous fait un devoir de l'en remercier ici.

Nous manquerions aux lois de la gratitude, et nous ferions violence aux sentiments de la plus affectueuse estime, si nous n'exprimions en même temps combien nous avons d'obligations envers M. Van Huffien pour le dévoûement avec lequel il s'est consacré à l'éducation musicale de Mme Mercier-Bier.

Ce professeur, si consciencieux et si capable, est un de ceux qui deviennent et restent toujours les amis de leurs élèves et de leurs familles.

Nous ne nous trompons pas, à ce qu'il paraît, en disant, au début de cette causerie, que les matinées étaient en vogue: on met sous nos yeux une lettre adressée par des dames à M. Canonge, pour le prier de fixer la date d'une représentation de jour qui sera donnée à son bénéfice.

M. Canonge, en quelques mots comme il sait si bien les écrire, répond à ce témoignage de satisfaction affectueuse, et choisit *La Fille de Madame Angot* pour cette représentation, qui, conformément au désir de ses aimables solliciteuses, aura lieu le mardi 5 mai.

Nous avons assisté, vendredi, au concert donné par Mlle LeBlanc à la salle Grünewald. Il a été brillant et animé. A peu de chose près, la vaste enceinte était remplie. Applaudissements frénétiques, bravos, rappels, bis coup sur coup, rien n'a manqué pour couronner la fête, et récompenser Mlle LeBlanc de toute la peine qu'elle avait prise pour la préparer.

A. M.

FEUILLETON.

L'EAU DORMANTE.

SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.

PAR LUCIEN BIART.

III—(Suite.)

Bien qu'elle s'efflaçât volontairement, dona Lorenza occupait une trop haute position dans la ville pour être délaissée, et elle se vit bientôt le centre d'un cercle au moins aussi nombreux que celui qui entourait la Wilson. Lorsque celle-ci, cédant aux supplications, se leva pour chanter, on se dispersa, on s'assit, et la créole put examiner à l'aise la cantatrice. Elle admira la finesse et la régularité de ses traits, la blancheur de sa peau rosée, la douceur de son regard; mais ce frais visage lui paraît manquer d'expression, de volonté, et le corps de grâce. La Wilson chanta bien, car sa voix était magnifique, et son succès fit affluer le sang sur les joues pâles de dona Lorenza. Après un second morceau de chant, qui valut à l'artiste jusqu'aux applaudissements des dilettantes postés dans la rue, le bal fut ouvert.

—Elle a de grands pieds et ne sait pas danser non plus, pensait, dit avec dédain dona Quirina en revenant à sa place après une contredanse.

—Eh bien! te voilà vengée; répondit dona Lorenza avec un peu d'ironie. Est-ce trop exiger de votre bonté, senor, continua-t-elle en s'adressant à Albert, qui venait l'inviter en vain pour la troisième fois, que de vous prier de m'amener mon mari?

—Je cours le chercher, senora.

—Que ce soit de ce côté alors, dit dona Lorenza en désignant du bout de son éventail la fenêtre près de laquelle se tenait la cantatrice.

Le regard doux, voilé, langoureux, de la belle jeune femme, croisa avec celui du jeune Français, qui frissonna.

—Console-toi, murmura Lorenza en se penchant vers l'oreille de Quirina, deux une bonne fois, dans ton Albertito, mais, ma l'amant de la Wilson, et ton mari le rencontrera entre elle et lui.

—Tu n'es pas indiposée? demanda don Luis, qui se trouvait près de sa femme.

—Non certes; mais faute de t'avoir obéi, de m'être habillée plus sérieusement, je suis forcée, par coquetterie de me tenir dans ce coin. Ecoute encore: chasse-moi ici, à ce que j'ai pu entendre, offre à cette senora quelque divertissement; ne fertons-nous pas bien de l'engager à venir goûter à l'hacienda? Elle sait monter à cheval, je suppose? En tout cas, je lui enverrai ma litière.

—Je l'engagerai si tu veux, répondit don Luis d'un ton indifférent, mais avec un tressaillement de plaisir qui n'échappa point à sa femme.

—Conduis-moi près d'elle, il me semble convenable de lui adresser moi-même notre invitation.

Appuyée sur le bras de son mari, enveloppée de sa mantille qui lui seyait à ravir, dona Lorenza traversa langoureusement l'immense salon. Après avoir félicité la cantatrice, elle la pria avec la grâce et la cordialité de la grande dame de s'accorder à la hacienda de son pays d'accepter son hospitalité. La promenade fut fixée au surlendemain.

—Nous comptons naturellement sur vous, senor, dit la créole à Albert, qui s'inclina.

Au lieu de regagner sa place, dona Lorenza se dirigea vers l'antichambre. Vaste, dit-elle à son mari, qui, la voyant décidée à se retirer, se disposait à l'accompagner; invite tes amis; tu sauras les choisir.—Et comme don Luis insistait pour la reconduire, elle ajouta:—Tu vas me forcer à rentrer et à l'attendre, car je ne consentirai pas qu'un de mes caprices te coûte un plaisir. Je suis fatiguée; mais le repos, que tu restes, répéta-t-elle; Antonilo est là.

Il lui baisa la main, et, l'enlevant dans ses bras, la posa doucement sur les coussins de la litière. A peine fut-elle assise, que le léger palanquin, soulevé par quatre Indiens, se mit en marche, escorté par Antonio à la tête de vingt-cinq ou six cavaliers armés. Une fois hors de la ville, des torches furent allumées pour éclairer la route, et, une heure plus tard, accoudée sur son balcon la créole, les cheveux dénoués, semblait réfléchir profondément.

Don Luis était absent, il faisait nuit, et le feu qui d'ordinaire annonçait que l'on veillait dans l'attente du maître ne brillait pas au-dessus des rochers. Pas un sonffle de brise, le grand silence du désert régnait. De temps à autre, un craquement sourd résonnait sur les cimes, un arbre vaincu par les ans s'écroulait, salué par le cri sauvage d'un oiseau de proie effrayé. Tout à coup dona Lorenza tressaillit; elle pencha son front vers la terre pour écouter; un sourire illumina son visage, le sourd galop d'un cheval se rapprochait.

—Je me suis hâté de faire mes invitations, et j'espérais te rejoindre, dit don Luis en appaisissant; tes porteurs ont donc couru!

Au lieu de répondre, dona Lorenza entoura son mari de ses bras et se tint longtemps pressée contre lui.

—Qu'as-tu donc? demanda enfin don Luis.

—Rien; je t'aime! dit la jeune femme en fuyant vers sa chambre.

Au fond, Lorenza avait cruellement souffert en voyant son mari captivé par la cantatrice, et le long sanglot qu'elle venait d'étouffer avait mouillé sa joue d'une larme qu'elle parvint pourtant à dissimuler.

IV.

Le lendemain et le surlendemain de cette soirée, don Luis ne s'absenta que vers la nuit. Il s'occupait avec ardeur de parer l'hacienda, dont les Indiens, au détriment des autres travaux, furent employés à nettoyer la ronte et l'immense cour par laquelle on pénétrait dans l'habitation. Durant ce temps, dona Lorenza ne quitta guère son hamac et parut à peine à la table où des mets de plaisirs lui sourmari. Celui-ci, enivré de la perspective de posséder sous son toit la femme dont les coquetteries et l'étrange beauté le troublaient à l'extrême, ne voyait que le jour tant souhaité arriva, et vers une heure de l'après-midi l'impatient don Luis partit au-devant de ses hôtes.

Dona Lorenza était à sa toilette lorsque le valet de mule et son cheval, elle accourut sur le balcon, le salua de la main, et, le vit s'éloigner au galop parmi les roches. Il avait depuis longtemps disparu que, distraite, immobile, la jeune femme regardait encore la route au-dessus de laquelle de grands papillons voltigeaient, et qu'on eût dit jonchée de fleurs de pourpre et d'azur lorsqu'ils s'y posaient tous à la fois.

La journée s'annonçait comme devant être favorable: de minces nuages blancs, poussés par une fraîche brise, parcouraient le ciel et tempéraient les ardeurs du soleil. Le pic neigeux de l'Orizava, voilé par un amas de nuées, se dégageait de temps à autre de son orageuse couronne et apparaissait éblouissant. Alors les vanteurs, qui semblaient prendre ce faite pour but de leur vol audacieux, nattaient l'air de leurs ailes puissantes, puis décrivaient de longues spirales en poussant des cris rauques et prolongés.

A deux heures, faisant résonner les parquets et les dalles sous le talon des mignonnes bottes dont elle était chaussée, dona Lorenza descendit sur la terrasse où un secret, hamac avait été suspendu près du sien. Par un caprice peut être calculé, elle avait revêtu l'antique costume de cheval des dames de son pays: simple veste de velours grenat, brodée d'argent et posée sur un corsage de satin blanc. Les noirs cheveux de la créole, tressés avec des fils d'or et de pourpre, retombaient en lourdes nattes et venaient se rattacher à la ceinture de crêpe de Chine ennoblie autour de sa taille fine et cambrée. La jupe de même étoffe que la veste, et chargée comme elle de broderies d'argent, laissait les pieds à découvert. Un chapeau mou, fièrement surmonté d'une plume d'ara, complétait cette originale toilette. En ce moment, dona Lorenza se tenait enveloppée d'une écharpe de soie avec laquelle elle semblait jouer, tantôt se drapant jusqu'aux yeux à l'aide de la mince étoffe, tantôt la ramenant avec dextérité sur celle de ses épaules où il lui plaisait de la fixer.

Tout à coup des Indiens apostés à l'entrée du bois lancèrent vers le ciel ces fusées, sans lesquelles il n'est pas de fête complète au Mexique, et dont les sèches détonations allèrent au loin réveiller mille échos, et bientôt parut la cantatrice escortée de vingt cavaliers.

Suivant l'étiquette de son pays, dona Lorenza ne se leva de son hamac que lorsque la vieillesse, ayant mis pied à terre, s'avança vers elle, conduite par don Luis. Alors elle l'entoura légèrement de son bras droit, puis, exécutant ce salut qui amusait si fort don Alberto, elle lui frappa l'épaule du bout de ses doigts. Par excès de courtoisie, elle céda le hamac qu'elle occupait à l'étrangère, et s'étendit sur l'autre avec cette aisance que les Européennes, même après vingt ans de séjour au Mexique, ne peuvent pas plus acquérir qu'elles ne sauraient apprendre les multiples façons d'agiter un éventail ou de se draper dans une écharpe.

La cantatrice portait un sévère costume d'amazone en drap bleu de roi: mais le climat l'avait forcé de remplacer le tradition el chapeau rond par un chapeau de Luis XV qui du reste seyait à son visage. C'était non-seulement la coiffure, mais tout le gracieux costume de l'époque qu'elle adopté la chanteuse, et son goût était à la hauteur de sa beauté. Elle était bien faite; cependant sa marche et ses gestes avaient cette correction, cette raideur britannique dont les Américains ne réussissent pas toujours à se dégager. La gauche façon dont la cantatrice s'assit sur le hamac qui lui avait été offert fit éclore un imperceptible sourire sur les lèvres de dona Lorenza.

Albert, moins loquace que de coutume, négligeait à chaque instant son monocle pour mieux regarder. Les cousines Miche, si coquet, si nouveau pour lui, de la créole, de transportait, et il s'émerveillait de la grâce avec laquelle dona Lorenza, tout en causant, relevait ou ployait son écharpe, ouvrait ou fermait son éventail, et savait, avec une chasteté provocante, se redresser ou se renverser sur les moelleux coussins de sa couche mobile. La Wilson, mal à l'aise sur un siège auquel elle n'était pas accoutumée, sentit son infériorité, et voulut voir de près le lac dont la situation pittoresque attirait son attention. Dona Lorenza se leva aussitôt, et, guidée par don Luis, les deux femmes traversèrent la pelouse.

Elles étaient à peu près de la même taille; mais la démarche lente, féline, de dona Lorenza écrasait par sa grâce naturelle les allures plus savantes, plus théâtrales, de la cantatrice. Albert, véritable type de terrible, le fit remarquer aux Européens invités par don Luis en même temps que ses compatriotes. Après une courte promenade, on revint sous la cour où l'on avait laissé les chevaux, qui, la tête basse, les oreilles couchées, les jambes fléchies, l'œil à demi-clos, avaient cette apparence exténuée dont les étrangers sont souvent dupes. A peine leurs maîtres furent-ils en selle, que l'on vit les braves animaux bondir, piaffer, ronger leurs mors, révéler par des hennissements leur ardeur impatiente.

La Wilson, par suite d'une galanterie du préfet de Cordova, montait une magnifique jument à robe blanche, bête docile dont le pas ordinaire était cet amble rapide auquel sont dressés les chevaux de route mexicains. Tout à coup la cantatrice fit remarquer que don Alberto était absent. On se mit à la recherche du Français, que l'on trouva gravé sur une roche: de cette hauteur, il s'amusait à jeter des pierres dans le lac, à les regarder tournoyer et se perdre dans ses mystérieuses profondeurs.

On amena la monture de dona Lorenza, petit cheval de race andalouse à l'œil doux d'un noir d'ébène, à la crinière épaisse, aux naseaux écartés, à l'œil sauvage. Il ruait, se cabrait, secouait son mors et cherchait à se débarrasser de l'étreinte d'Antonio, tout occupé à le contenir. Dona Lorenza, son écharpe nouée sur l'épaule, une mince cravache à la main, semblait attendre. Son mari, qui venait de mettre pied à terre et accourait, une rougeur visible colorait ses joues brunes.

—Merci, lui dit sa femme en s'appuyant sur son épaule et en se laissant soulever à la hauteur de la selle; m'avais-tu donc oubliée? Maintenant, ajouta-elle en la frappant amicalement du bout de sa cravache, veille sur notre invitée; je ne sais pourquoi, mais il me semble que cette belle senora est quelque peu brise sur le dos d'un cheval que devrait un pisan.

Les deux femmes marchèrent d'abord côte à côte, entourées par l'essaim des cavaliers. Albert, excellent écuyer, envisait le commode et pittoresque costume de cheval de ses compagnons, et se promettait de s'en faire confectionner un pareil à la première occasion. Il se tenait au premier rang et ne cessait de vanter dona Lorenza.

(*A continuer.*)

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

SEUL LIGNE DIRECTE POUR LA FRANCE.

Les Vapeurs de la Malle de la Compagnie Générale Transatlantique entre New York et le Hâvre, touchent à Brest.

Les nouveaux et splendides bâtiments de cette ligne favorite partiront comme suit de l'embarcadère No. 50, Rivière du Nord—

SAINT-LAURENT, Lachesnes, Samedi, 2 mai.
PEREIRE, Surcouf, samedi, 16 mai.
VILLE-DE-PARIS, samedi, 30 mai.

PRIX DU PASSAGE EN OR (y compris le vin)
POUR BREST OU LE HAVRE:
Première cabine, $125. | Seconde cabine, $75.
Billets d'excursion à prix réduits.
Installation parfaite pour quelques passagers d'entrepont à $55.
Les Vapeurs américains qui vont sur le continent européen ou qui en reviennent en prenant les steamers de cette ligne évitent les risques inutiles de voyage par les éléments de fer anglais et de la traversée de la Manche, tout en épargnant beaucoup de temps, d'ennui et d'argent.
Pour fret ou passage, s'adresser à
GEO. MACKENZIE,
Agent, 55, Broadway, New-York.
A. GRANDIN, Agent,
nov—tf21 Galiez Court, Lettre H. N. O.

Compagnie de Ligne de Steamers d'Etat.

Steamers de premier ordre, à hélice, construits sur la Clyde, faisant le service régulier entre la Nouvelle-Orléans et Liverpool, et entre Glasgow et Liverpool. Ce qui suit:

STATE OF LOUISIANA,	2000 to.	capt. Stewart
STATE OF MINNESOTA,	2000 ..	capt. Hamlin.
STATE OF ALABAMA,	2500 ..	capt. Pennington.
STATE OF PENNSYLVA,	2500 ..	capt. Brass.
STATE OF VIRGINIA,	2500 ..	capt. Sadler.
STATE OF GEORGIA,	2500 ..	capt. Cooper.
STATE OF NEVADA,	2000 ..	
STATE OF FLORIDA,	2000 ..	
STATE OF DAKOTA,	2000 ..	

Les steamers de cette ligne partent de la Nouvelle-Orléans pour Liverpool, directement, toutes les trois semaines.

Il recevra du fret et agnera des connaissements pour le Havre, Brême, Hambourg, Amsterdam et tous les ports du Continent.

Des billets de retour, bons pour 12 MOIS, se vendent à des prix réduits, ainsi que des billets pour l'Angleterre et l'Europe.

Bons pour repêcés sans charge extra.

Une servante de chambre et un médecin sont engagés sur chaque steamer. On n'a rien à payer pour leurs soins et pour les médicaments.

On vend ici des billets d'émigration aux prix connus qui décèrent les envoyer à leurs amis.

Ces steamers passent la barre en tout temps, sans décentiers.

Pour tres du passage, s'adresser à
J. K. MILLER & CO.,
Au No 29 de la rue Carondelet.
soctf Agents.

BREME.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,

Faisant le service entre BREME et la NOUVELLE-ORLÉANS, avec escale au Havre, à Southampton et le Havane.

Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD, se représentant leur ordre régulier comme suit:

	DE BREME.	DE LA NILE-ORLEANS.
Kaeln.....	4 nov.	4 déc.
Strasburg.....	2 déc.	21 "
Hannover.....	2 déc.	4 janv—1874
Frankfurt.....	15 "	17 "
Kaeln.....	15 janv—74	15 fév.
Strasburg.....	2 fév.	8 mars.
Frankfurt.....	15 "	17 "

Les jours de départ (suivants) seront annoncés plus tard.

En partant de Brême, les steamers touchent au Havre et à la Havane; et dans le voyage de retour, ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le fret.

PRIX DU PASSAGE

De Brême, Southampton ou le Havre—à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans:

Chambres.....	$150 en or.
Entrepont.....	40
De la Nouvelle-Orléans ou de la Havane à Southampton, ou Havre ou à Brême:	
Chambres.....	$150 en or.
Entrepont.....	35
De la Nouvelle-Orléans à la Havane:	
Chambres.....	$25 en or.
Entrepont.....	15

Des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, sont délivrés par les soussignés.

Pour plus de détails, s'adresser à
ED. F. STOUKMYER & CO., Agents,
8 sont—1an. Au No 62 de la rue de l'Union.

HAMBOURG.

Compagnie des Vapeurs Hamburgeoise-Américaine.

Communication directe entre le Havre, Cherbourg, Hambourg et la Nouvelle-Orléans, par vole de Southampton et le Havane.

Les magnifiques steamers de la Compagnie:
Germania, Capt. Winsen.
Hansa, Capt. Hansen.
Mazepa, Capt. Nielsen.
—Partiront comme suit—

De Hambourg.	Du Havre.	De Southampton.	De la Nile-Orléans.
	"Vandalia."		
Janv. 21	Fév. 1	6/7	Mars 11/74
	"Germania"		
Mars 14	Mars 27	Mars 21	Avril 22

En partant de Hambourg, les steamers touchent au Havre, à Santander, à la Havane, et dans le voyage de retour ils touchent à la Havane, à Cherbourg, (éventuellement au Havre), pour embarquer ou débarquer le fret.

PRIX DU PASSAGE PAYABLE EN OR.

De la Nouvelle-Orléans à Cherbourg, ou à Hamburg:
Première Cabine, $150—Entrepont, $35.
De Havre, de Hamburg, de Southampton, à la Nouvelle-Orléans:
Première Cabine, $150—Entrepont, $40.

On peut obtenir des billets de passage du Havre, de Hamburg, de Southampton, de Santander, etc., en s'adressant aux soussignés.

Il signera des connaissements pour tous les ports du continent entre le Havre et Cronstadt.

M. M. Pock-Wilken, Co., à Galveston, et M. Ernest Cucullu, à Mobile, ont été autorisés à signer des connaissements jusqu'au lieu de destination pour du fret expédié de Galveston ou de la Mobile en transbordement sur les steamers de la Compagnie de la Nouvelle-Orléans.

Pour plus ample informations, s'adresser à
WILLIAM H. HOAG & CIE.,
Agents-Généraux,
No 28, Rue de la Commune.
C. B. RICHARD & HOAG,
Agents-Généraux de Passage,
No 8, Broadway, New York.
F. BROMBERG, Mobile,
Agents pour le Passage. 1aout—1an

Pour New York, via la Havane.

Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.

CETTE LIGNE SE COMPOSE
Des steamers suivants
KNICKERBOCKER,
NEW ORLEANS,
GEO. CROMWELL,
GEO. WASHINGTON,
JONES,
Le steamer
GEO. WASHINGTON,
J. Whitehead, commandant
Partira de son wharf, au pied de la rue Toulouse
SMEED, 9 mai, à 5 h. P. M.
Passage.....$50.
Cette Ligne prend du fret et donne des connaissements pour LIVERPOOL, BREME et le HAVRE.
Pour fret ou passage, s'adresser à
ALFRED MOULTON,
mai—1an Rue Carondelet, No 41.

Sun Mutual Insurance Company.

Capital Payé..... $500,000

Dividendes payés sur les actions—Dix pour cent.

Dividendes sur primes participantes payables au comptant.

—EXTRAIT DE L'ETAT.—
ANNEE 1873:

Montant net des primes.....	$227,767,64	
Escompte et intérêt.....	44,167,22	271,934,86
Pertes, dépenses, taxes, etc..	185,322,98	
Réserves et dividende sur le capital.....	38,814,70	214,147,68
Bénéfice net.....		$ 57,787,81
Actif évalué aux taux du marché:		
Actions, Bons, Prêts et effets à recevoir.....	534,786,84	
En caisse et prêtes à vue	$55,563,68—$590,352,72	

Cette ancienne et excellente Compagnie émet des polices sur les risques de feu, de rivières et de mer, aux conditions les plus favorables. Elle règle promptement les pertes aux conditions les plus libérales, à ses bureaux No. 61 de la rue du Camp, coin Commercial Place.

JAMES I. DAY, Président.
HORACE CARPENTER, Secrétaire.

—DIRECTEURS POUR 1874.—

JNO. G. GAINES,	JAMES BYRNES.
E. J. HART,	J. L. HARRIS,
HENRY RENSHAW,	LIONEL C. LEVY,
HUGH WILSON	W. R. SCHMIDT,
R. BISCOE,	RICHARD FLOWER,
I. N. MARKS,	J. WEIS,
CHAS. MACREADY.	B. W. TAYLOR,
W. E. SEYMOUR,	J. C. MORRIS,
JAMES H. LAY,	J. ALCUS,
GEO. JONAS.	R. T. TORIAN,
CHAS. CLAPP,	SCOTT MCGEHEE,
G. M. BAYLY,	ISAAC L. HAAS.

24 mas—

La Compagnie d'Assurance TEUTONIA

Au No 111 de la rue Gravier.

Assure contre—
LES RISQUES D'INCENDIE, DE MER ET DE RIVIERES.

Aux plus Bas Taux du Tarif.
A. EIMER BADER, Président.
CHAS. ENGSFELD, Vice-Président.
GEO. STROMEYER, Secrétaire.

Première Année Fiscale.

Primes reçues.....	$187,126 72
Pertes par incendies sur mer et rivières payées.....	$84,547 69
Réassurances, remises (rebate), dépenses etc.....	104,454 04
	$189,027 5
1 an.....	$14
6 mois.....	134,001 54
3 mois.....	1
1 mois.....	1
	$53,114 1
Total de l'Actif.....	$794,919 1

DÉCLARE:
Intérêt sur le Capital payé, 10 pour cent.
Dividende sur le Capital payé, 5 pour cent.
Dividende sur Primes payées, 15 pour cent.

DIRECTEURS:

Henry Abraham,	S. Kats,	Louis Schneider,
A. Eimer Bader,	Ad. Keller,	W. S. Schmidt,
W. A. Baumgarden,	Ch. Lilienthal,	H. Siegel,
Isaac Scherck,	C. F. Del Bondio,	C. H. Miller,
J. N. Schwarz,	H. Ricke,	S. I. Nesits,
Louis Schwarz,	Chas. Engsfeld,	H. Pohlman,
E. Weisenbach,	M. Frank,	F. Richter,
J. R. Wildermann	H. R. Gorrve,	F. Roder,
26 oct—1an		

HALL'S VEGETABLE SICILIAN HAIR RENEWER.

RENOVATEUR VEGETAL SICILIEN
—DE—
HALL,
POUR LES CHEVEUX.

CHAQUE année augmente la popularité de cette excellente préparation pour les cheveux—popularité qui n'est due qu'à son mérite. Nous sommes à même d'assurer nos anciens clients qu'elle est toujours à la hauteur de sa renommée, qu'elle seule donne AUX CHEVEUX GRIS leur couleur primitive, les rend souples et soyeux, nettoie et blanchit la peau. Elle enlève les éruptions et les rend mortes et, grâce à ses propriétés toniques, ordonne les cheveux et les empêche de tomber.

Elle épaissit la chevelure: dans la calvitie elle rend aux glandes capillaires leur première vigueur et fait repousser les cheveux, excepté dans l'extrême vieillesse. C'est la préparation la plus économique qui ait jamais été employée, et exige moins d'applications. A. A. Hayes, inspecteur de l'Etat du Massachusetts, s'exprime ainsi, en parlant: les matières sont pures, d'excellente qualité et choisies avec soin; je le considère comme la MEILLEURE PREPARATION.

En vente chez les pharmaciens et tous les marchands de médicaments.

PRIX UNE PIASTRE.

TEINTURE DE BUCKINGHAM
POUR LES FAVORIS.

Notre rénovateur exigeant trop de temps et trop de soins en tant qu'il s'agit des favoris nous avons composé une teinture qui atteint rapidement le même résultat. L'application est facile et la couleur ne s'efface pas. A vendre par tous les pharmaciens. Prix, cinquante cents.

Fabriqué par R. P. HALL & Co.,
NASHUA, N. H.
27 sept—1 an.

NOTICE.

Taxes Spéciales de Revenu Intérieur des Etats-Unis, du 1er mai 1874 au 30 avril 1875.

Bureaux du Revenu Intérieur,
Washington, D. C. 16 Février 1874.

LA LOI DU 24 DECEMBRE 1 72, requière de toute personne engagée dans toute espèce d'affaires, vocation ou emploi qui la rend sujette à la taxe spéciale, de se procurer et de placer en évidence une étampe démontrant le payement de la dite taxe spéciale pour l'année-taxable commençant le 1er mai 1874, avant de commencer ou de continuer les affaires après le 30 avril 1874.

Les taxes comprises dans les classes de la loi ci-dessus mentionnée, sont les suivantes:

Rectificateurs.....	$ 200
Débitants de liqueurs au détail.....	20
Débitants de liqueurs en gros.....	100
Débitants de liqueurs (mixt) en gros.....	100
Débitants de liqueurs (mixt) en détail.....	20
Débitants de tabac en feuilles.....	25
Débitants en détail, de tabac en feuilles.	500
Et sur les ventes au-dessus de $1,000, 50 cents pour chaque piastre excédant la somme de $1,000.	
Débitants de tabac à chiquer.....	5
Fabricants d'allumettes.....	50
Et pour chaque alambic fabriqué.....	20
Fabricants de tabac à chiquer.....	20
Fabricants de cigares.....	20
Pacotilleurs vendant du tabac, première classe, (ayant plus de deux chevaux).....	50
Pacotilleurs vendant du tabac, seconde classe, (ayant deux chevaux.....	25
Pacotilleurs vendant du tabac, troisième classe (un cheval).....	15
Pacotilleurs vendant du tabac, quatrième classe, allant à pied ou par les voies publiques	10
Brasseurs de bière faisant moins de 500 barils.....	50
Brasseurs de bière faisant 500 barils ou plus	100

Toute